



RÉGION AUTONOME DE LA VALLÉE D'AOSTE

Assessorat de l'Éducation et de la Culture
Bureau Régional pour l'Ethnologie et la Linguistique

Centre d'Études Francoprovençales "René Willien" de Saint-Nicolas

LES PIEDS SUR TERRE

Les socques au début du xx^e siècle





RÉGION AUTONOME DE LA VALLÉE D'AOSTE
Assessorat de l'Éducation et de la Culture
Bureau Régional pour l'Ethnologie et la Linguistique

Centre d'Études Francoprovençales "René Willien" de Saint-Nicolas

LES PIEDS SUR TERRE

LES SOCQUES AU DÉBUT DU XX^e SIÈCLE

*Musée Cerlogne
Saint-Nicolas*

Exposition ouverte du 30 juin au 30 septembre 2002
tous les jours de 10h00 à 12h30 et de 15h00 à 19h00

Nous remercions tous ceux qui ont collaboré à la réalisation de cette exposition et en particulier les personnes qui ont prêté aimablement leurs objets.

* * *

Ringraziamo tutti coloro che hanno collaborato alla realizzazione di questa esposizione, soprattutto le persone che hanno gentilmente prestato i loro oggetti.

Avant-propos

Les changements socio-économiques survenus au cours de ces dernières 50-60 années ont été tellement rapides et profonds que les jeunes générations ont du mal à s'imaginer les conditions de vie de celles qui les ont précédées. En effet, quand les anciens en parlent, en remémorant le temps de leur enfance ou de leur jeunesse, elles hésitent à y croire.

Pourtant, autrefois, la montagne était bien plus peuplée que maintenant et la vie y était possible mais au prix d'énormes sacrifices et de privations.

Faire face aux besoins vitaux était un souci constant pour la plupart des familles, autant pour se nourrir et se loger que pour s'habiller et se protéger du froid.



Avise, 1925. Adieu au célibat (fonds Bionaz - Archives BREL)

Le "drap" et la "tèila de ritta" (toile de chanvre) étaient autrefois les tissus produits localement avec lesquels on confectionnait les vêtements. Quant aux chaussures, tout le monde – hommes, femmes et enfants – portait les socques, au point que celles-ci sont devenues, au fil du temps, synonyme d'indigence et, à tort, aussi d'arriération.

Bien que rudimentaires, les socques étaient des chaussures assez pratiques pour la montagne : les semelles de bois protégeaient les pieds du froid et des aspérités du terrain et l'empègne montante tenait solidement les chevilles, mais, hélas, souvent les pointures n'étaient pas conformes à la grandeur du pied et cela produisait de sérieux inconvénients, surtout chez les enfants. La semelle, qui était garnie de clous à la tête à ailettes pour marcher sur les pierres des chemins muletiers ou sur le verglas, s'usait à la longue



Rhêmes-Saint-Georges, 1900. Les ramoneurs partant au travail les socques aux pieds (fonds AVAS - Archives BREL)

et la pointe des clous ressortait à l'intérieur blessant cruellement la plante des pieds.

Les socques étaient fabriquées en famille ou par les cordonniers du village et, quand elles étaient en mauvais état, on les remontait sur une nouvelle semelle ou bien on les rapiécait tant bien que mal. Les clous aussi étaient récupérés car c'était un matériel précieux qu'il fallait acheter.

Certainement l'usage de ce genre de chaussures remonte assez loin dans le temps. Dans l'histoire locale, les socques ont donné l'appellation à trois épisodes d'émeute populaire, les Insurrections des Socques, qui ont eu lieu dans la première moitié du XIX^e siècle et qui ont été célébrés par des poètes et des artistes valdôtains tels que l'abbé Jean-Baptiste Cerlogne, Italo Mus et François Cerise.

Une attestation que les socques étaient considérées comme les chaussures qui convenaient le mieux pour vivre en montagne nous est fournie par dans une lettre envoyée par Jean-Laurent Fleur – soldat de la deuxième guerre d'Indépendance – à son père Alexis, à l'époque syndic de Courmayeur. Dans cette lettre le soldat Fleur, en garnison au quartier d'hiver de Vigevano, réclame l'envoi d'une somme d'argent afin de s'acheter une paire de socques « ... pour mettre dans le quartier pour avoir un peu plus chaud, vu qu'il fait un froid abominable ».

Dans un contrat de 1881 les gages annuels d'une jeune fille se louant au service étaient de 45 livres, plus les frais pour remonter une paire de socques.

Encore dans les premières décennies du XX^e siècle, une paire de socques était le salaire du "tchit", le petit berger de 10-12 ans qui se louait à l'alpage.



Cogne, 1942. Les bergers Venanzio Savioz, Paolo Fusinaz et Michele Bataillon, le "tchit", à l'alpage d'Ours (propr. Venanzio Savioz)

En cette "Année Internationale de la Montagne", l'exposition préparée par le Centre d'Études Francoprovençales en collaboration avec le Bureau Régional pour l'Ethnologie et la Linguistique, veut être un juste hommage à tous les artisans-paysans d'autrefois qui ont su mettre à la disposition de la communauté entière leur savoir-faire et leur habilité.

Les artisans-paysans

Jusque vers le début du XX^e siècle, il n'y avait pas tellement d'artisans dans nos villages de montagne, par contre bon nombre de chefs de famille s'ingéniaient à faire toute

sorte de bricolage ayant trait aux métiers les plus différents. La spécialisation ne constituait jamais un vrai métier, il s'agissait d'habiletés acquises qui étaient utilisées pendant la saison morte ou en cas de nécessités immédiates.

À ce sujet, Attilio Gadin, né en 1936 au village de Vens, appartenant à l'époque à la commune de Villeneuve, raconte :

« Mon pappà Bruno l'a fa p'èun moui de tèn lo cordagni a Ènvè. Can l'èt arreó de la gran guèra (1915-18) l'ie alló apprende a fée le hoque avouì lo cordagni Serafeun Cerlogne, hé d'Ènvè, lo pegràn de la metressa Elsa Gadin.

Adòn eungn ayè po de sou é pocca tràill. L'iveue a Ènvè l'ie lon é faillè fée cotsouza pe vivre. L'è pai que plan, plan pappà l'a attaccó a fée de hoque é apri étò de botte. Le premie botte le-z-a fète i min-e doe sioi, pi dzovin-e que mè. Dze me rapello que l'ion de dzènte petchoude botte.

D'itsotèn, pappà traillòo la campagne é, d'iveue, féjè lo cordagni ».

« Mon père Bruno a fait pendant longtemps le cordonnier à Vens. Quand il est rentré de la Grande Guerre (1915-18), il est allé apprendre à faire les socques chez le cordonnier Séraphin Cerlogne de Vens, le grand-père de l'institutrice Elsa Gadin.

À l'époque, on n'avait pas d'argent et très peu de travail. L'hiver, à Vens, était long et il fallait bien faire quelque chose pour vivre. C'est ainsi que, peu à peu, papa commença à faire des socques et ensuite aussi des souliers. Les premières chaussures, il les a fabriquées pour mes plus jeunes sœurs. Je me souviens que c'était de jolis petits souliers.

En été, papa travaillait la campagne et, en hiver, il faisait le cordonnier ».

Certains avaient appris à faire le cordonnier parce qu'ils ne pouvaient pas travailler dans les champs pour des raisons de



Courmayeur, 1873. Cordonniers au travail : au centre Gratien Henry, le père de l'abbé Henry, qui était aussi guide (photo J. Vuiller - fonds AVAS - Archives BREL)

santé. Ceux-ci allaient à la journée chez les familles faire les socques ou bien les réparer, en échange du repas de midi.

Chaque cordonnier avait sa propre façon de travailler, si bien qu'il était possible de reconnaître son ouvrage parmi d'autres, grâce à la forme plus ou moins arrondie de la semelle ou à un certain détail dans le finissage de l'empeigne.

Les socques

Comme toutes les autres chaussures, les socques étaient fabriquées sur mesure. Lorsqu'un client venait en commander une paire, l'artisan prenait les mesures et notait sur son carnet la longueur et la largeur du pied, la circonférence de la cheville et de la jambe. C'est à partir de ces

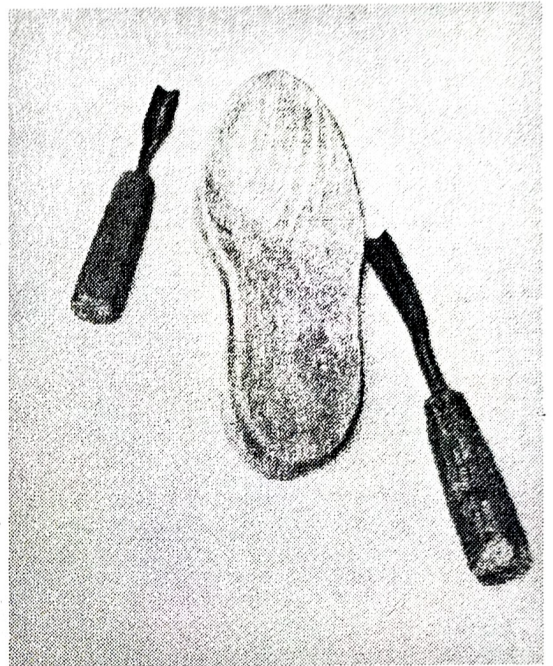


Les socques de Guido Jérusel d'Aymavilles, 1941 (photo L. Danna - Archives BREL)

mesures qu'il allait ensuite préparer la semelle et dessiner le patron, c'est-à-dire le modèle en papier de l'empeigne.

La semelle

La qualité du bois de la semelle avait une énorme importance pour le confort du pied. L'artisan choisissait le bois avec soin parmi les différentes variétés dont il disposait. Il évitait d'utiliser des bûches qui présentaient des nœuds ou des imperfections qui auraient, par la suite, endommagé son ouvrage.



Un hepón en noyer et des burin-ciseaux (photo L. Danna - Archives BREL)

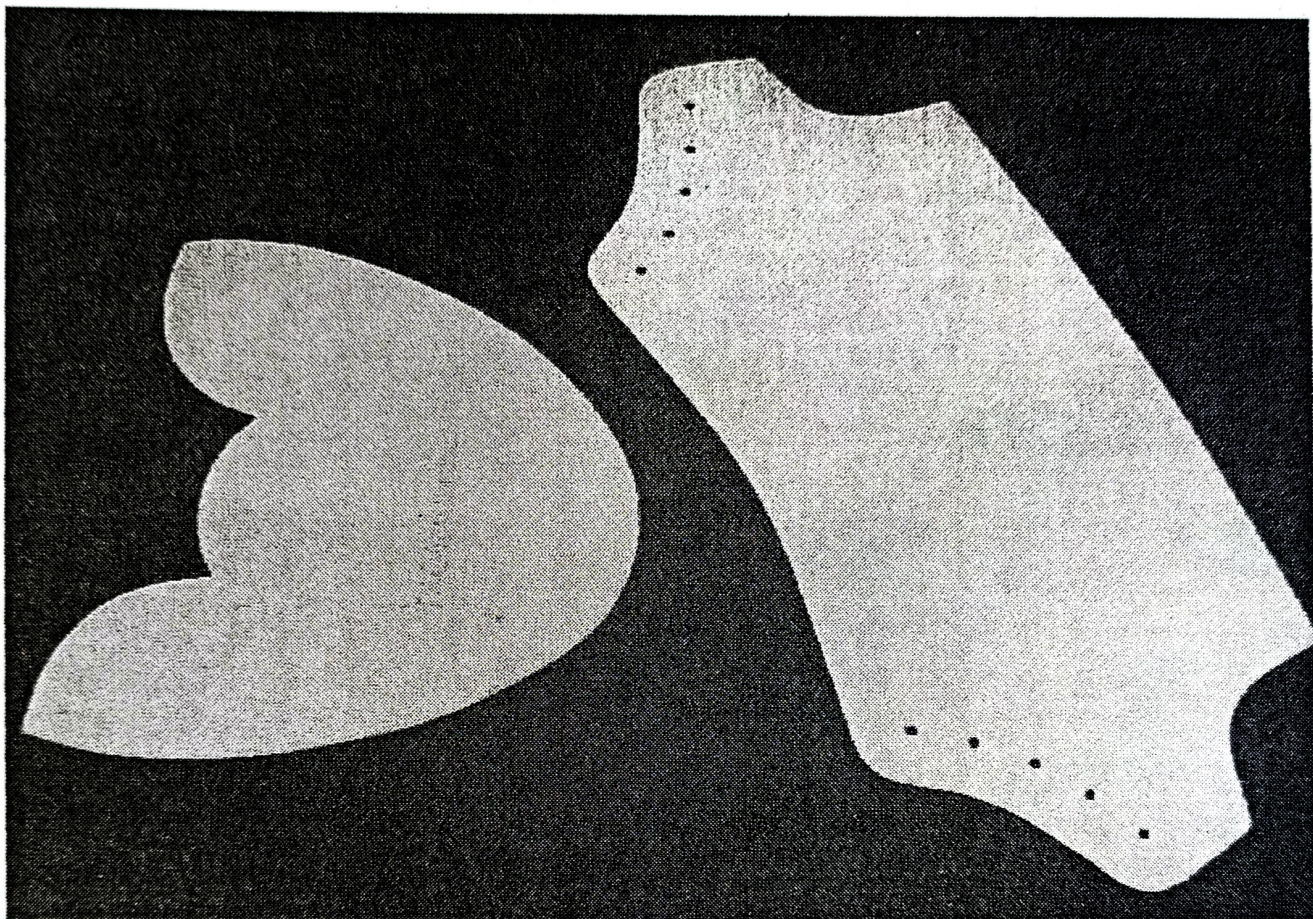
Attilio Gadin de Vens raconte :

« *Pe fée le hoque, pappa comenchò a apreusté le hepón de noyer, se l'acapò, ou difèèn de plono. Prègnè eun toque de bouque a pe prè de la mezeua di pià. Apri, plan, plan, su lo ban, avouì son quitì borcllà i ban contenuò a tséé pe lèi baillé la forma di pià. Dèi hèn fèijè tot alèntor lo gaillón atò eun tsépo yoi lèi cllouò l'eumpègne* ».

« Pour faire les socques, papa commençait à préparer les semelles, en bois de noyer, s'il en trouvait, ou bien d'érable. Il prenait une bûche de la longueur du pied, il commençait à la dégrossir avec la hachette et ensuite, tout doucement, il la façonnait avec son couteau de banc pour lui donner la forme du pied. À la fin il creusait, à l'aide d'un burin-ciseau, la rainure tout autour de la semelle, pour y fixer ensuite l'empeigne ».

L'empeigne

L'artisan du village possédait plusieurs patrons de papier correspondant aux pieds de la plupart de ses clients adultes.



Patrons de carton, réalisés par Felice Apostolo d'Aoste, 1960 (photo L. Danna - Archives BREL)

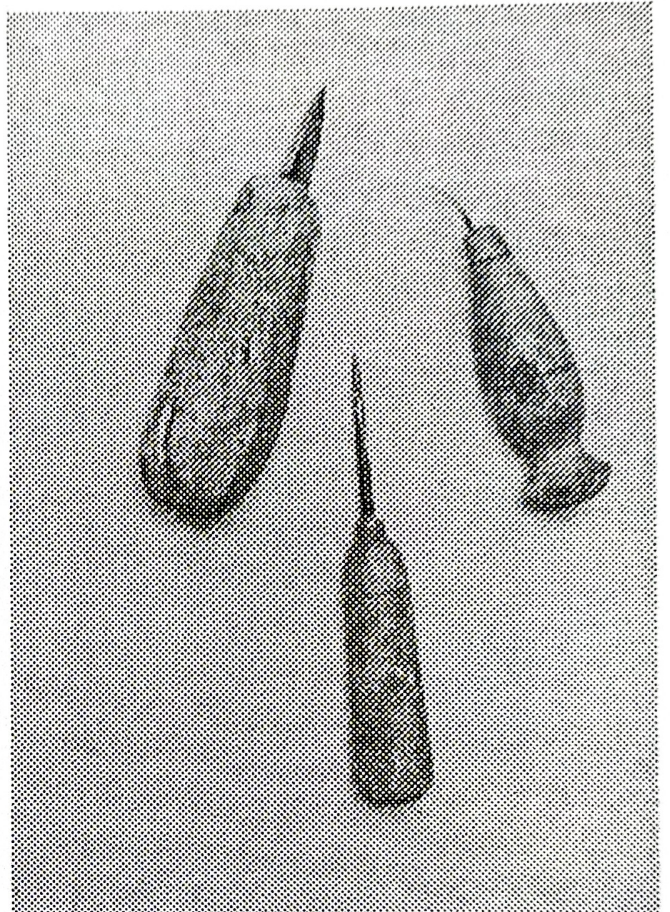
Le modèle était constitué de deux pièces : le devant et la tige. Pour la coupe des pièces, l'artisan les positionnait, d'abord, sur le cuir et il traçait le dessin. Il découpait ensuite le cuir avec un tranchet – couteau cliqueteur – puis il assemblait la tige et la pièce du devant en les cousant à la main. À l'aide d'une alêne (*lèina*), il perçait le cuir pour y passer le fil de chanvre enduit de poix noire, préparé sur le moment par lui-même.

Sur les deux bords de la partie antérieure de la tige, l'artisan pratiquait avec l'emporte-pièce des trous (*oiillet*) pour y passer le lacet.

Montage de l'empeigne

La mise en forme était la phase successive : l'artisan plaçait l'empeigne sur une forme en bois et la tirait à l'aide d'une pince pour bien la modeler. Par la suite il l'ajustait sur le bois de la semelle, ayant soin de bien l'engager dans la rainure et de la fixer avec des chevilles en bois (*tseveuille*). Puis, il y clouait une bande de cuir tout autour pour consolider la semelle.

À la fin, il garnissait la pointe de la semelle d'un fer plat (*moilletta*) pour limiter l'usure du bois.



Différentes alènes, 1920 (photo L. Danna - Archives BREL)

Les *sappeui*

Les *sappeui* étaient des socques ouvertes derrière que les jeunes filles et les femmes chaussaient à la maison pour vaquer à tous les travaux domestiques.

La semelle était souvent en bois de saule qui, étant léger, ne faisait pas trop de bruit sur les planchers en bois et, en plus, ne fatiguait pas trop les jambes.



Bellun (Sarre), 1927.
Félicite Pallais en méditation chausse des *sappeui* (fonds Meynet - Archives BREL)

La semelle était cependant ferrée, tout comme les socques, pour éviter l'usure, d'autant plus que ces chaussures étaient utilisées pour aller dans le jardin potager, au fenil, à la cave, jusque dans les ruelles du village.

Les clous à souliers (*ferrie*)

Autrefois, il n'y avait pas un grand assortiment de clous pour les chaussures. On distinguait les *broque*, clous à tête large, à quatre ou cinq pans, servant pour les chaussures en général, et les *brotse*, clous à "ailes de mouche" pour les chaussures de montagne.

Ces derniers, au début du XIX^e siècle, étaient produits par la clouterie Ottoz de Courmayeur.

Les *broqueun* étaient de petits clous à tête plate qu'on utilisait pour fixer l'empaigne sur le bois de la semelle des socques.

Pour ferrer les socques on préférait les *tsezaletteun*, clous de forme ovale à six pans, qui, paraît-il, avaient été créés par un forgeron de Chesallet (Sarre). Ces clous présentaient un grand avantage : lorsqu'on en perdait un, celui-ci ne restait jamais la tige tournée vers le haut, ce qui évitait bien des accidents aux sabots du bétail.

La Confrérie des saints Crépin et Crispinien

Dans le Moyen Age, les cordonniers constituaient l'une des nombreuses corporations d'arts et métiers dont le but était de défendre leurs intérêts.

En 1476, fut créée dans le diocèse d'Aoste la Confrérie des saints Crépin et Crispinien, patrons des cordonniers. Ces saints, que l'on fête le 25 octobre, étaient cordonniers de leur métier et moururent martyrs à Rome sous Dioclétien. Cinq années après, cette confrérie fit ériger à Aoste, dans l'église des Frères Mineurs de Saint-François, une chapelle avec un hôtel en l'honneur de ces deux saints pour la célébration d'une messe quotidienne en faveur des confrères. Cette église était située sur l'emplacement de l'actuel Hôtel de Ville, place E. Chanoux, qui était appelée à l'époque place Saint-François.

Au fil des siècles, la Confrérie des saints Crépin et Crispinien perdit peu à peu de son prestige et, suite à la Révolution Française, elle fut remplacée en 1822 par une

Société de bienfaisance réglementée par des statuts, visant
au secours mutuel des cordonniers.



Aoste, 25 octobre 19 ? . Les cordonniers fêtent les saints Crépin et
Crispinien (photo P. Pane - fonds AVAS - Archives BREL)

Bibliographie

BOCHET Emma, Interview à M. Attilio Gadin, Vens, Saint-Nicolas, 27/4/2002.

FLEUR Jean-Léonard, Lettre datée 14/12/1856, propriété de Mme Livia Fleur, Courmayeur.

JORIO Piercarlo e BURZIO Giorgio, *Gli «altri» mestieri delle valli alpine occidentali*, Quaderni di cultura alpina, Priuli & Verlucca editori, Ivrea, 1986.

RÉGION AUTONOME DE LA VALLÉE D'AOSTE, DÉPARTEMENT DE L'INDUSTRIE, COMMERCE, ARTISANAT ET TRANSPORTS, *Le Cuir*, Imprimerie Valdôtaine, Aoste, s.d.

Livre des convenus et de mémoire de la famille Juste Pepelin (1880-1882), cahier manuscrit appartenant à Emma Bochet, Aymavilles.

SEYMOUR Johon, *Métiers oubliés*, éd. Chêne, Paris, 1985.



Introduzione

I cambiamenti socio-economici, intervenuti nel corso degli ultimi 50-60 anni, sono stati così rapidi e profondi che i giovani di oggi fanno fatica ad immaginare le condizioni di vita delle generazioni che li hanno preceduti. Infatti stentano a crederci quando gli anziani ne parlano, rievocando i tempi della loro infanzia o giovinezza.

Orbene, la montagna una volta era assai più popolata di adesso e la vita era possibile a prezzo di enormi sacrifici e privazioni.

Fronteggiare le esigenze vitali – procurarsi vitto e alloggio come pure vestirsi e combattere il freddo – era una preoccupazione costante della maggior parte delle famiglie.

Il "drap" e la tela di canapa erano un tempo tessuti locali con cui si confezionavano i vestiti. Per quanto riguarda le calzature, tutti – uomini, donne e bambini – portavano gli zoccoli, cosicché questi, a lungo andare, sono divenuti sinonimo d'indigenza e, a torto, anche d'arretratezza.

Gli zoccoli, anche se rudimentali, erano calzature abbastanza pratiche per la montagna: le soles di legno proteggevano i piedi dal freddo e dalle asperità del terreno, mentre la tomaia alta tratteneva saldamente le caviglie. Purtroppo però, le misure sovente non corrispondevano alla grandezza del piede e ciò produceva seri inconvenienti, soprattutto ai bambini. La suola, provvista di "brocche", chiodi per non scivolare sulle pietre delle mulattiere o sul ghiaccio, alla lunga si usura-

va e la punta dei chiodi ne perforava l'interno, ferendo dolorosamente la pianta dei piedi.

Gli zoccoli erano fabbricati in famiglia o dai calzolai del villaggio e, quando erano in cattivo stato, si rimontavano su una suola nuova oppure si rappezzavano alla meglio. Si recuperavano anche i chiodi, trattandosi di materiale prezioso che bisognava acquistare.

Certo, l'uso di questo tipo di calzatura risale ad un'epoca assai remota. Nella storia locale gli zoccoli hanno dato il nome a tre episodi di sollevazione popolare, le "Insurrections des Socques", che hanno avuto luogo nella prima metà del XIX secolo e sono stati celebrati da poeti e da artisti valdostani come l'abbé Jean-Baptiste Cerlogne, Italo Mus e François Cerise.

Una conferma che gli zoccoli erano considerati calzature particolarmente adatte per vivere in montagna si trova in una lettera inviata da Jean-Léonard Fleur -



Villeneuve,
26 agosto 1894.
Anche i musicisti
indossavano
gli zoccoli...
(fondo Bionaz -
Archivio BREL)

soldato della seconda guerra d'Indipendenza – indirizzata al proprio padre Alexis, allora sindaco di Courmayeur. Nella lettera il soldato Fleur, di stanza nel quartiere invernale di Vigevano, chiede l'invio di una somma di denaro per poter acquistare un paio di zoccoli «da mettere nel quartiere per avere un po' più caldo visto che fa un freddo tremendo».

In un contratto del 1881, il compenso annuale di una ragazza che lavorava come domestica era di 45 lire, più il costo di rifacimento delle suole di un paio di zoccoli.

Ancora nei primi decenni del XX secolo un paio di zoccoli era il salario di un "tchit", il pastorello di 10-12 anni che andava a lavorare all'alpeggio.

In questo "Anno Internazionale delle Montagne" l'esposizione allestita dal Centre d'Etudes Francoprovençales in collaborazione con il Bureau Régional pour l'Ethnologie et la Linguistique vuole essere un doveroso omaggio a tutti



Saint-Nicolas,
7 luglio 1918
(fondo Bionaz -
Archivio BREL)

gli artigiani-contadini di un tempo che hanno saputo mettere al servizio della comunità le loro abilità e competenze.

Gli artigiani-contadini

Fino agli inizi del XX secolo, erano pochi gli artigiani che esercitavano il loro mestiere nei villaggi, cosicché la maggior parte dei capifamiglia s'ingegnava a fare un po' di tutto, dedicandosi saltuariamente ad attività attinenti ai più disparati mestieri. Si trattava di abilità acquisite



Aymavilles, 1996. Arturo Glarey, l'ultimo calzolaio del paese, nel suo laboratorio (propr. Emma Bochet)

che venivano messe a frutto durante la stagione morta o nei casi di necessità immediate.

In proposito, Attilio Gadin, nato nel 1936 nel villaggio di Vens, all'epoca appartenente al comune di Villeneuve, racconta quanto segue:

« Mon pappà Bruno l'a fa p'eun moui de tèn lo cordagnì a Ènvè. Can l'èt arreó de la gran guèra (1915-18) l'ie alló apprende a fée le hoque avouì lo cordagnì Serafeun Cerlogne, hé d'Ènvè, lo pegràn de la metressa Elsa Gadin.

Adòn eun gn ayè po de sou é pocca tràill. L'iveue a Ènvè l'ie lon é faillè fée cotsouza pe vivre. L'è pai que plan, plan pappà l'a ataccó a fée de hoque é aprì ètò de botte. Le premie botte le-z-a fète i min-e doe sioi, pi dzovin-e que mè. Dze me rapello que l'ion de dzènte petchoude botte.

D'itsotèn, pappà traillò la campagne é, d'iveue, féjè lo cordagnì ».

« Mio padre Bruno fece per molto tempo il calzolaio a Vens. Quando ritornò dalla Grande Guerra (1915-18), andò ad imparare a fare gli zoccoli dal calzolaio Serafino Cerlogne di Vens, nonno della maestra Elsa Gadin.

All'epoca non c'erano soldi ed il lavoro era poco. L'inverno a Vens era lungo e bisognava fare qualcosa per vivere. È così che pian piano papà ha cominciato a fare zoccoli e poi anche scarpe. Le prime scarpe le ha fatte per le mie due sorelle più giovani. Mi ricordo che erano delle belle scarpette.

D'estate papà lavorava in campagna e d'inverno faceva il calzolaio».

Alcuni avevano imparato a fare il calzolaio perché non erano in grado di lavorare nei campi per motivi di salute. Costoro lavoravano alla giornata presso le famiglie a fare gli zoccoli o a ripararli, in cambio del pasto di mezzogiorno.

Ogni calzolaio aveva un proprio modo di lavorare cosicché era possibile riconoscere il suo manufatto, in base alla forma più o meno arrotondata della suola o a certi dettagli nella rifinitura della tomaia.

Gli zoccoli

Gli zoccoli, come qualsiasi altra calzatura, erano fatti su misura. Quando un cliente si presentava per ordinarne un paio, l'artigiano prendeva le misure annotando su un taccuino la lunghezza e la larghezza del piede, la circonferenza della caviglia e della gamba.



Aymavilles, 1941. Gli zoccoli di Guido Jérusel (foto L. Danna - Archivo BREL)

In base a queste misure provvedeva alla preparazione della suola e dei modelli su carta per la tomaia.

La suola

La comodità del piede dipendeva in particolar modo dalla qualità del legno usato per fabbricare la suola. Pertanto l'artigiano lo sceglieva con cura tra le diverse varietà a sua disposizione evitando tutti i ceppi con nodi o imperfezioni tali da pregiudicare il suo manufatto.

Attilio Gadin di Vens racconta:

« *Pe fée le hoque, pappà comenchò a apreusté le he-pón de noyer, se l'acapòò, ou difèèn de plono. Prègnè eun toque de bouque a pe prè de la mezeua di pià. Aprì, plan, plan, su lo ban, avouì son quitì borcllà i ban contenuò a tséé pe lèi baillé la forma di pià. Dèi hèn fèijè tot alèntor lo gaillón atò eun tsépo yoi lèi clouò l'eumpègne* ».

«Per fare gli zoccoli, papà cominciava col preparare le soles con legno di noce, se lo trovava, se no di acero. Prendeva un ceppo della lunghezza del piede, lo sgrossava con l'accetta, poi pian piano, col suo coltello agganciato al banco di lavoro mediante un anello, continuava a modellarlo per dargli la forma del piede. Infine con l'apposito scalpello, incideva tutto intorno una scanalatura nella quale successivamente fissava la tomaia».

La tomaia

L'artigiano del villaggio aveva parecchi modelli di carta che corrispondevano al piede della maggior parte dei suoi clienti adulti.

Il modello era costituito da due parti: il gambaleto e la parte anteriore.

Per confezionare la tomaia, l'artigiano sovrapponeva il modello delle due parti sul cuoio e ne tracciava il disegno, poi, con un trincetto (*trèntset*) – lama d'acciaio un po' curva, senza manico – ne ritagliava il contorno. In seguito univa le due parti cucendole a mano: con la lesina (*lèina*) bucava il cuoio, vi passava lo spago di canapa impregnato di pece nera, preparato appositamente.



L'accetta e il
ceppo per
preparare
i *hepón*
(foto L. Danna -
Archivio BREL)

Sui due bordi anteriori della tomaia, l'artigiano praticava con la pinza a fustelle dei fori per passare il legaccio.

Montaggio della tomaia

La messa in forma era la fase successiva: l'artigiano posizionava la tomaia sopra la forma di legno e la tirava con una pinza per ben modellarla. In seguito l'adattava alla suola avendo cura di sistemarla nella scanalatura - *gaillón* - e di fissarla con caviglie di legno (*tseveuille*). Su questa vi inchiodava un guardolo sottile di cuoio a protezione.

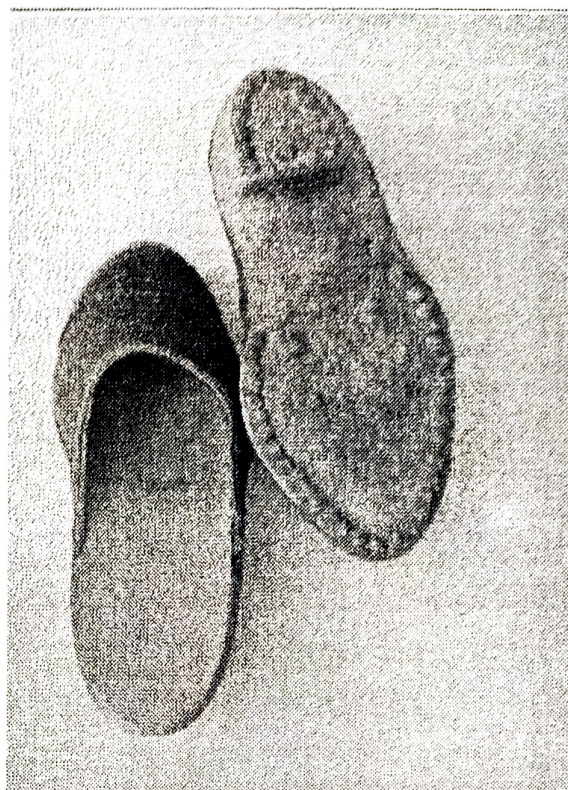
In ultimo, rivestiva la punta della suola con una lamina di ferro (*moilletta*) che aveva la funzione di proteggerla dall'usura.

I sappeui

I *sappeui* erano zoccoli aperti posteriormente che le ragazze e le donne portavano in casa per fare tutti i lavori domestici.

La suola era sovente di legno di salice che, essendo leggero, risultava meno rumoroso sui pavimenti di legno e in più non affaticava le gambe.

Come per gli zoccoli, le soles dovevano essere protette da chiodi per limitarne l'usura, tanto più che queste calzature si mettevano anche per andare nell'orto, nella stalla, nel fienile, in cantina e persino per le stradine del villaggio.



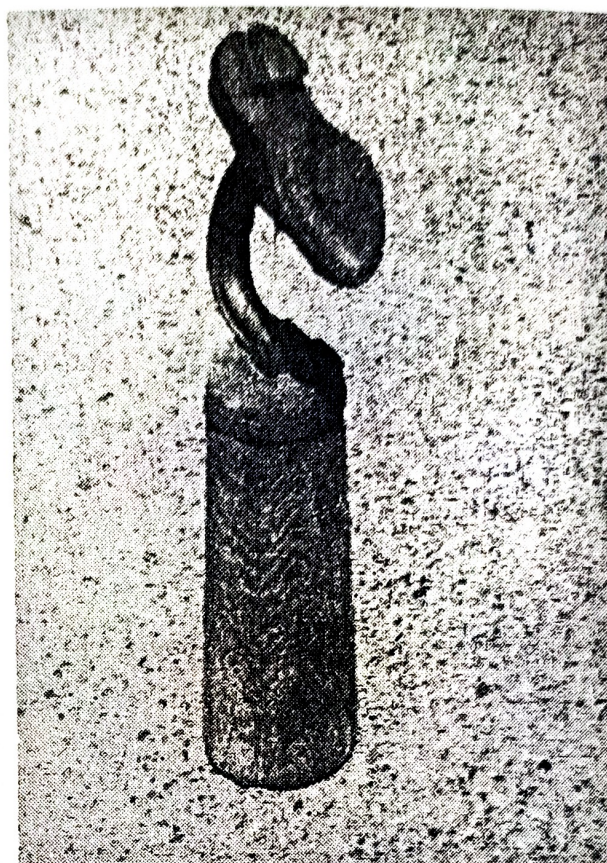
Aymavilles, 1938. I *sappeui* di Henriette Charrère
(foto L. Danna - Archivio BREL)

I chiodi da scarpe

Un tempo non c'era un grande assortimento di chiodi da scarpe. Si distinguevano le *broque*, chiodi a capocchia larga con quattro o cinque faccette, usati per le scarpe in generale, e le *brotse*, chiodi con capocchia ad "ali di mosca" per scarpe di montagna.

All'inizio del XIX secolo, le *brotse* erano prodotte a Courmayeur dalla chioderia Ottoz.

I *broqueun* erano piccoli chiodi a capocchia piatta che si usavano per fissare la tomaia alla suola degli zoccoli. Per ferrare gli zoccoli si preferivano i *tsezaletteun*, chiodi con capocchia ovale a sei faccette che, pare, siano stati inventati da un fabbro di Chesallet (Sarre). Il vantaggio di questi chiodi era che, quando se ne perdeva uno, la punta rimaneva sempre rivolta verso il suolo, evitando così incidenti agli zoccoli del bestiame.



Aymavilles, 1920. Un "piede" da calzolaio
(foto L. Danna - Archivio BREL)

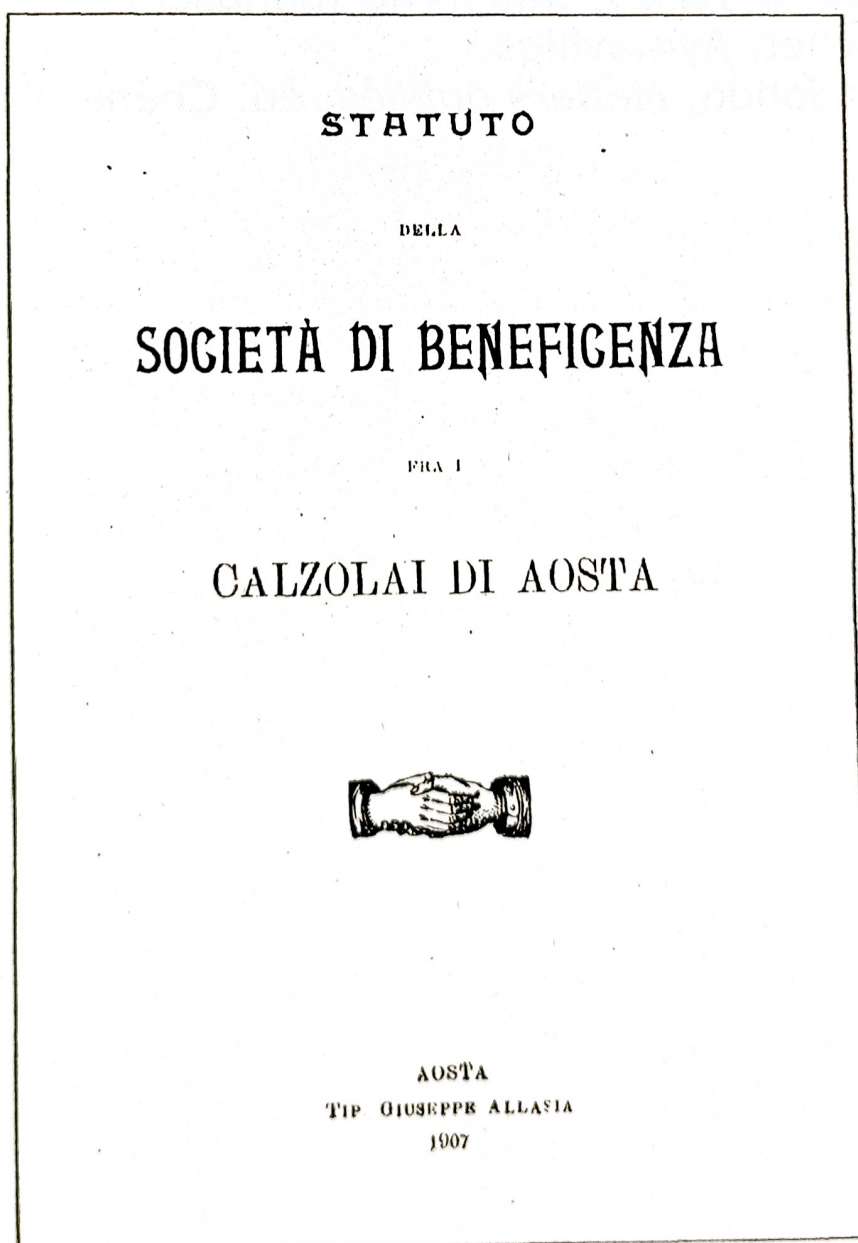
La Confraternita dei santi Crispino e Crispiniano

Nel Medioevo i calzolai formavano una delle tante corporazioni di arti e mestieri volte a difendere i propri interessi.

Nel 1476 fu fondata nella Diocesi di Aosta la Confraternita dei santi Crispino e Crispiniano, protettori dei calzolai. Questi santi, la cui ricorrenza si festeggia il 25 ottobre, esercitarono il mestiere di calzolaio e morirono martiri a Roma sotto Diocleziano. Cinque anni dopo, tale confraternita fece edificare ad Aosta, nella chiesa dei Frati Minori di San Francesco, una cappella con

altare dedicato ai santi per la celebrazione di una messa quotidiana a favore della categoria. Questa chiesa era ubicata in piazza E. Chanoux, all'epoca piazza San Francesco, nella parte orientale dell'attuale palazzo del Municipio.

Nel corso dei secoli, la Confraternita dei santi Crispino e Crispiniano perse a poco a poco il suo prestigio e, in seguito alla Rivoluzione Francese, nel 1822, fu sostituita da una Società di beneficenza con finalità di mutuo soccorso tra i calzolai, disciplinata da un apposito statuto.



Bibliografia

BOCHET Emma, Intervista a Attilio Gadin, Vens, Saint-Nicolas, 27/4/2002.

FLEUR Jean-Léonard, Lettera datata 14/12/1856, proprietà di Livia Fleur, Courmayeur.

JORIO Piercarlo e BURZIO Giorgio, *Gli «altri» mestieri delle valli alpine occidentali*, Quaderni di cultura alpina, Priuli & Verlucca editori, Ivrea, 1986.

RÉGION AUTONOME DE LA VALLÉE D'AOSTE, DÉPARTEMENT DE L'INDUSTRIE, COMMERCE, ARTISANAT ET TRANSPORTS, *Le Cuir*, Tipografia Valdostana, Aosta, s.d.

Livre des convenus et de mémoire de la famille Juste Pepelin (1880-1882), quaderno manoscritto di proprietà di Emma Bochet, Aymavilles.

SEYMOUR Johon, *Métiers oubliés*, éd. Chêne, Paris, 1985.